

Mon père, né en 1910, a vécu, passé les années 14-18, sa jeunesse, son adolescence et donc la période de ses études secondaires et universitaires, pendant les « années folles » dans un contexte d'insouciance sans doute, permise par l'aisance familiale, ainsi qu'en témoignent les photos retrouvées : automobile, canot à moteur, tennis, soirées dansantes, jeunes filles en fleur... Même si la branche paternelle de notre famille était majoritairement de tempérament artistique (arrière-grand-père artisan graveur, grand-père architecte, grand-mère musicienne et père architecte et peintre), notre grand-père avait pu, grâce à son travail, amasser une fortune nous mettant à l'abri du besoin. Son nom est en effet apposé sur nombre d'immeubles et de résidences du Raincy, où il exerça. Cette joie de vivre s'est toutefois brisée dans les années 30 avec la dépression qui a suivi le *krach* de 29 et surtout la mort de deux des trois enfants de la fratrie. Puis est venue la Seconde Guerre mondiale, dont mon père toutefois fut exempté pour maigreur excessive.

Sa vie s'est ensuite partagée entre un plaisir solitaire, la peinture, et l'exercice de la profession d'architecte, vécue principalement comme une épreuve liée à la difficulté à vivre de son art (il avait obtenu pour le Prix de Rome un premier accessit). Les hauts et les bas de sa vie professionnelle, ponctuée de fermetures et de faillites, conduisirent à d'incessants déménagements de la famille (une dizaine en trente ans) au gré de fortunes diverses et ce malgré le contexte éminemment favorable des « trente glorieuses ». Cependant, notre famille a vécu sans compter dans des conditions de vie aisées et heureuses jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Je me souviens que lorsque les plans dessinés par notre père devaient être dupliqués, nous étions autorisés à joindre nos dessins d'enfants aux calques d'architecte. Ces calques de quelques mètres carrés recouverts d'un papier photosensible étaient enroulés dans l'obscurité sous une toile et sur un cylindre géant de verre centré par un tube de néon. Au bout d'un temps précis, les rouleaux de papiers étaient révélés dans un placard où était placée une coupelle d'ammoniaque. Après quelques longues minutes, les plans professionnels comme les dessins d'enfants nous apparaissaient merveilleusement en violet foncé sur un fond bleu ciel.

- 215 -

L'atelier de peintre de mon père était le lieu magique où il s'enfermait durant de longues heures et où son désir de création pouvait s'épanouir sans autres contraintes que celles qu'il se donnait. S'il n'a jamais vraiment fait l'effort de promotion de ses œuvres, – tout au plus une ou deux expositions –, refusant parfois de vendre ses toiles, il exigeait pourtant beaucoup de lui-même. Je me souviens que, vers l'âge de quinze ou seize ans, j'avais été séduit par quelques toiles qui ne le satisfaisaient pas. J'ai pensé un moment que j'avais vaincu ses réticences et qu'il me laisserait en accrocher quelques-unes dans ma chambre. Mais, de retour du lycée, je fus choqué de voir que toutes avaient disparu : mon père les avaient brûlées, les jugeant imparfaites.

Cette vie dichotomique, peinture plaisir d'un côté et travail échec de l'autre, tenait peut-être à un travers de la personnalité paternelle. Même dans la vie sociale, mon père avait parfois des réactions étranges. Je me rappelle, lors de soirées où nos parents recevaient des amis, avoir vu mon père plaisanter jusqu'à pleurer de rire (il essuyait réellement des larmes avec un mouchoir) avant de subitement s'éclipser pour revenir sans le moindre complexe en pyjama. Il fermait alors les volets sous les yeux ébahis des amis qui entamaient une fuite éperdue, pensant avoir abusé de l'hospitalité de leur hôte, en fait absolument inconscient de l'incompréhension panique qu'il provoquait...



Roger Baranton, *Nature morte*.